

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 30 (1892)  
**Heft:** 11

**Artikel:** Lo grabudzo âo tsemin dè fai : la tenablia : [suite]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-192843>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Le 18 décembre au matin, les cloches de St-François étaient en branle, le tocsin appelait de nouveaux renforts. Les colonnes se forment au son des tambours, marchent sur le Château et se précipitent dans la salle du Grand Conseil qui, heureusement, n'était pas assemblé.

Quelques citoyens courageux, le lieutenant-colonel Bégos, Monnard et Porchat, percent la foule, montent sur un escalier, font entendre la voix de la raison et demandent la retraite des masses sur Montbenon. Tout à coup, d'immenses colonnes se reforment et, tambours en tête, se rendent sur cette promenade et prennent l'engagement d'y rester, de laisser l'Assemblée législative discuter librement et d'attendre une décision.

A midi, le Grand Conseil décida la nomination d'une Constituante chargée d'élaborer une nouvelle Constitution. Des cris de joie éclatent de toutes parts. Le canon se fit bientôt entendre, associant ses détonations à l'allégresse générale. Le soir, toute la ville était éclairée par une illumination spontanée.

Dans un prochain article, nous verrons ce qui se passa au Casino, lors des événements de 1845.

Vuarrens, près Echallens, le 3 mars 1892.

A la rédaction du Conteur Vaudois,  
à Lausanne.

Monsieur le rédacteur,

Les articles que vous avez publiés sur la Colonie suisse de Chabag m'ont vivement intéressé; ce que vous comprendrez facilement quand je vous aurai dit que j'ai là-bas des parents avec lesquels j'entretiens d'excellentes relations. Il ne m'aurait cependant pas été possible de vous adresser les renseignements précis que vous sollicitez, parce que les lettres que je reçois de M. Louis Gander ou de sa famille sont tout intimes. Actuellement, je suis en correspondance avec M. de Perrot, pasteur à Morges, pour trouver, si possible, un pasteur disposé à aller à Chabag; nos compatriotes en désirent vivement un et lui offriront 1600 roubles par an, plus le logement. La position n'est donc pas à dédaigner et j'espère que nous pourrions trouver un jeune homme dévoué qui acceptera la place.

M. Louis Gander ne me parle que de l'époque actuelle: «Je ne puis vous dire ce qu'était notre colonie en 1845, m'écrit-il, car je venais de naître. Certainement tous les commencements sont durs; nos parents ont eu beaucoup à souffrir: pauvreté, maladie, rachat du climat, etc.; mais, Dieu soit béni, depuis nombre d'années nous vivons largement, surtout ceux qui ont voulu travailler, et ces derniers, heureusement, sont nom-

breux; jusqu'à présent nous pouvons dire que nous n'avons pas de pauvres dans notre paroisse.

» Le village n'est pas grand, 80 feux; mais il est joli, bien situé, jolies maisons confortables, quelques-unes sont couvertes en fer ou en tuiles, mais nous préférons le roseau; il est beaucoup plus pratique, plus chaud en hiver, plus frais en été. Ce n'est que quand on ne peut se procurer du roseau que nous sommes obligés de nous servir de fer ou de tuiles; nous avons une manière de couvrir avec le roseau, qu'en cas d'incendie il ne prend feu que très difficilement. Les rues sont larges, belles, droites. Toutes les cours sont entourées de jolis murs en pierre et passés à la chaux. Il n'y a donc plus de fossés comme à l'origine.

» Au milieu du village est la jolie église dont vous avez parlé; autour de celle-ci sont la cure, la maison des instituteurs, l'école et la chancellerie ou mairie. Du côté du lac (\*), au bas du village, sont les vergers; tous les autres côtés sont plantés de vignes; et plus haut nous avons la vaste steppe pour les céréales et les pâturages pour les bestiaux. Chaque colon possède 60 desciatines de terrain, et le moindre a aussi 5 desciatines de vigne (la desciatine a 4800 mètres carrés). Les plus riches, qui ont persévéré avec énergie, ont, outre la steppe, 20, 25, et jusqu'à 30 desciatines de vigne.

» Les produits sont transportés dans la ville d'Akermann, qui est à une lieue de chez nous. La population de notre village se compose de Suisses allemands et français réformés, et quelques familles luthériennes.

A ces renseignements, reçus aujourd'hui même, j'ajouterai que M. Louis Gander est le petit-fils de M. Jacob Gander, parti en 1830 et dont il est question dans votre notice. Il est, si je ne fais erreur, receveur ou percepteur de la colonie. Sa mère, morte il y a onze mois, était sœur de mon beau-père.

Nos compatriotes sont maintenant considérés comme sujets russes et astreints au service militaire. Un des descendants du même Jacob Gander, M. Jacques Gander, a même quitté la colonie avec sa famille, comprenant huit ou neuf enfants, dont cinq ou six garçons, parce que ceux-ci devaient partir pour l'armée. Il est allé avec tous les siens, il y a cinq ans, comme colon en Australie, dans le Queensland.

La famine qui ravage actuellement la Russie ne se fait pas sentir en Bessarabie; du moins aucune lettre n'en a parlé; toutefois les blés avaient énormément souffert du rude hiver et beaucoup de champs ont dû être réensemencés au

(\*) Nous rappelons que ce lac, que les Suisses appellent leur *Léman*, n'est qu'un renflement formé par le fleuve Dniester avant de se jeter dans la Mer Noire.

printemps; du reste, il paraît que depuis quelques années les récoltes en céréales ont perdu un peu de leur importance; plusieurs colons s'attachent plutôt à la culture de la vigne qui produit un excellent vin. Ces dernières années, mon cousin a vendu le sien à un marchand de Paris.

Agréez, Monsieur le rédacteur, l'assurance de toute ma considération.

P.-ULYSSE DE RIAZ, instituteur.

#### Lo grabudzo ào tsemin dê fai.

LA TENABLIA.

IV

Quand clliào qu'ont einmourdzi la niése ont z'u età pè vai lo Conset fédérat po lài derè que volliàvont nettiyi lo comité, qu'on lài dit « lo Conset d'administrachon », sont retornà tsi leu ein bordeneint.

— T'inlèvâi-pi lo comerce! se fasont dein lo trein ein s'ein revegneint; poru que clliào fédéraux ne fassont pas ratà l'affèrè! cein saràl dâo galé; kâ ne sont pas po qu'on fottè frou lè z'autro. Enfin foudrà vairè; mà dein ti lè cas faut einradzi tanquè qu'on pouessè teni la manolhie.

Adon décidont dè tot parâi fèrè la tenablia, et tandi cé teimps, on n'a jamé bin su cein que s'étâi passâ; mà paraît que lo Conset fédérat a fé veni à son bureau clliào dè pè Berna et que lào z'a fé on petit prédzo.

La tenablia avâi don età coumandâie po lo dozè dè fèvrâ, à Berna, et lài a z'u tant dè mondo po lài allâ que lo tsemin dê fai s'est trova pliein coumeint on covâi que râzè et que l'a faillu fèrè dou treins dè pliési po clliào que n'ont pas pu montâ, kâ coumeint cein ne cotavè rein po clliào qu'aviont d'âi z'aqchons, l'ont profitâ dè parti po Berna avoué fenna, marmaille, mère-grand et serveinta, et cein fasâi tant dè dzeins qu'on arâi de la faire dâo mài dè mé.

A ne n'hâora après midzo, la tenablia a coumeinci dein lo pâilo dâo Grand conset dè Berna, et mà fâi lài étiont cougni, à cein que l'ont de. Lo président, que l'est dè pè Lozena, a de que la tenablia avâi età coumandâie po fèrè betetiulâ lo conset d'administrachon et po ein mettrè on autro à la pliace. Adon l'a bailli la parola à ion dâi noùtro, lo diretteu de la banqua, qu'étâi ion dè clliào qu'avâi einmandzi lo grabudzo. Lào z'a de:

— Quand n'ein fé coumandâ cllia tenablia, l'étâi, lo vo deri tot net, po einvoyi lo conset d'administrachon sè fèrè photographiyi, kâ y'a on part dè lulus que ne no vont pas, et non de non! ne vollièint assebin poâi menâ lo mor dein lè z'affèrès dè la compagni. Mà lo respettablio conset fédérat que ne voudrà pas qu'on fassè dâo chagrin à clliào ci-toyeins a trovâ on bié po arreindzi l'affèrè

sein avâi falta dèlâo fèrè fèrè la tiupesse, et po avâi la pé et po fèrè pliési à cliâo z'hommo d'autorità, ne no sein met d'ac-coo avoué leu. Vaitse don cein qu'ein est : on part dè cliâo dâo conset d'administrachon, bon grâ, mau grâ, baillont lâo condzi et no vont montrâ lè talons, et coumeint y'ein faillâi tot parâi nommâ quatre novés, cein ein fâ treizè por quoui on va vôtâ, treizè compagnons qu'on a choisis no-mémo; ora se vo volliâi fèrè coumeint vo dio, et vôtâ po lè citoyeins que l'ont lâo nom su on bocon dè papâi qu'on va vo bailli, eh bin on ne demandè pas qu'on rebedoulâi lè z'autro et on sè conteintèrâ d'insè.

Après cé discou, y'ein a qu'on criâ bravô; mâ y'ein a dâi z'autro, qu'étiènt venus espret po tot reméssi, que n'étiènt pas conteints et que sè sont met à fèrè dâo boucan. Lè faut ti avau ! se desont, y'a prâo grandteimps que no z'eimbétont. Yon dè pè Aubouna, que ne pétôirè pas, lâo z'a de lâo z'affèrè âo tot fin, non de chien ! et lè z'a einvoyi à l'herba.

Lâo z'a de que n'étiènt què dâi rupians, qu'agaffâvont l'ardzeint coumeint on perte, et que nion cein on ne sarâi fotu dè trovâ on tsemin dè fai que médzâi atant, et que l'étâi la falta à monsu Marti, lo directeu dè la compagni. Ne dio pas que n'est pas on bravo homo, se l'a de, ne lo cognaissos pas et n'é jamé partadzi demi-pot avoué li; mâ l'est on fotu directeu que no z'a dza tondû à râ la pé et que no z'écortsérâi s'on ne se rebiffâvè pas.

Cé monsu Marti a volliu repondrè et derè qu'on n'avâi rein à lâi repodzi; mâ s'ein est trovâ ion dè pè Dzenèva que lâi a cliou lo mor ein lâi deseint que n'avâi pas dè quiet bragâ et que farâi mi dè sè câsi. Adon lo boucan a recoumeinci. Subliâvont, sielliâvont, boeiliâvont, tapâvont dâi mans et dâi pi, qu'on a cru on momeint que l'allâvont sè châtâ dessus. Y'on dè pè Vevâi, qu'étâi furieux dè sein qu'on s'étâi arreindzi et qu'on ne lè z'avâi pas ti einvoyi promenâ, desâi qu'on s'étâi fotu dâi z'agchenéro dè lè z'avâi fé veni po rein et d'avâi fé la pé à catson. Volliâvè dâi z'explicachons; mâ l'a z'u lo subliet copâ pè lo détertin que fasont perquie. Enfin l'ont fini pè nommâ lè treizè que faillâi, et la tenablia a botsi.

— Eh bin mè seimbiè, Sami, que cé dè Vevâi avâi réson et que du qu'on fasâi cliâa granta tenâblia, faillâi laissi allâ lè z'affèrès tant qu'âo bet, na pas s'arreindzi d'insè eintrè dou âo trâi. Ora, après avâi tant criâ, porquie cliâo que menâvont lo grabudzo ont te laissi ti lè z'autro dein lo conset d'administrachon ?

— Eh que vâo-tou, mon pourro Abran, lè gros lâo ne sè medzont pas ! mâ n'ont pas fini et sè porriènt bin onco traitâ dè géomètres dévânt que sâi grandteimps.

## HOCHÉ-QUEUE

par Auguste GEOFFROY.

### III

La femme n'a pas besoin d'éducateur dans les choses de l'amour; sa prescience y est invariable et absolue. Toute sauvage qu'elle était, le *Hoche-Queue* devina chacune des intentions du garde avec leurs nuances délicates, elle tressaillit de la joie immense d'avoir désormais un protecteur dans la vie, et elle courut à la vieille de la Maison Forestière comme à sa mère... retrouvée.

Les allées, les coupes, les fourrés et le bord des étangs ne furent plus à partir de ce jour des solitudes, ni pour le brigadier, ni pour le *Hoche-Queue*. Ils y habitaient l'un et l'autre et cela suffisait, quoiqu'ils pussent être des semaines sans se rencontrer. Le bois, de l'aube à la nuit tombante, c'était pour Bernard la possibilité d'entrevoir son *Hoche-Queue*, c'était pour le *Hoche-Queue* l'espoir de dire, dans un éclair des yeux et un pli des lèvres, en passant, ce qu'elle murmurait sans paroles pendant ses heures de cueillette solitaire : « Je vous aime, monsieur Bernard, je vous aime, je vous aime ! Et puis voilà, moquez-vous de moi, si vous voulez ! » Il ne songeait pas à se moquer, le héros de Loigny, car lui qui n'avait point lâché la hampe du drapeau alors que dix baïonnettes lui entraient dans le corps, tremblait au bruit lointain et connu de la course du *Hoche-Queue* sur les feuilles mortes. Il se cachait alors, se contentant de la voir passer près de lui, et sachant bien où il fallait aller l'attendre selon les saisons, ici en juin pour les fraises, là en octobre pour les mûres. Le *Hoche-Queue* de son côté s'attachait, le plus qu'il lui était, déceimment possible, dans ses visites à la mère Bernard, l'aidant en ceci, lui recousant cela, habile et complaisante surtout dans les besognes qui touchaient au *fiis*, heureuse de faire une soupe qu'il mangerait en demandant qui l'avait faite, et heureuse encore d'aller le guetter, accroupie sous les ronces du fossé, les nuits où il revenait tard de chez l'Inspecteur. Elle se sauvait dès que le pas du garde s'était éloigné, grelottante mais tranquille, après s'être assurée, la jalouse, que les belles demoiselles de la ville ne l'avaient point retenu. Sans se chercher jamais dans leurs cachettes, par une sorte de pudeur, ils se devinaient cependant ; leurs âmes se pressentaient, et, indulgents pour leur faiblesse mutuelle, ils faisaient souvent de longs détours l'un ou l'autre pour se trouver à cet invisible rendez-vous. « S'il ne m'a pas vue derrière ce chêne, si elle ne m'a pas regardé passer couchée sous ces églantiers, disaient-ils réciproquement, du moins reconnaîtra-t-il mes petits pieds imprimés fortement dans la boue du sentier, verra-t-elle que je suis venu à ces baliveaux maintenant ceinturés de rouge, et que nous pensons l'un à l'autre. »

Les choses allaient ainsi depuis dix mois, quand je revins à Monthiers en août 1880. Moi aussi je m'intéressais au *Hoche-Queue* ; j'avais flairé un mystère dans la naissance de cette fille des bois si mignonne, si polie, si distinguée, si frêle et si fière dans ses haillons, mystère expliqué par le séjour définitif de sa mère chez le marquis de X..., mon voisin de campagne. J'aimais à la rencontrer sur les chemins des loups, quand je galopais au crépuscule dans l'immense silence de la forêt.

Habituellement, je mettais pied à terre et nous causions de mille riens, moi heureux d'admirer sa rare beauté de jeune faunesse, elle fière d'être traitée en amie par le châtelain (petit châtelain !) de la Renardière, pendant qu'autour de nous les blancs bouleaux s'estompaient d'ombre peu à peu, les grands ducs lamentaient leurs hou ! hou ! hou ! et les chevreuils bramaient à la poursuite des chevrettes. J'écoutais le récit de ses misères jusqu'au moment où, toujours aux aguets, elle filait sans bruit, croyant entendre le pas du terrible Hervé dont la chasse commençait. Je ne m'inquiétais pas, m'étant mis (politique de propriétaire), en rapports tranquilles avec lui ; je lui laissais voler modérément mon gibier, il pouvait me laisser trouver sa fille gracieuse.

Au bout de quelques semaines, je m'étonnai de ne la plus jamais rencontrer dans ses parages habituels, et j'hésitai à demander expressément de ses nouvelles, par discrétion villageoise et crainte d'apprendre un malheur, quand je la trouvai à la Maison Forestière, un jour que la pluie m'avait forcé d'y chercher un abri. Elle chauffait le four en compagnie de la mère Bernard et se mit incontinent à rouler des pommes dans de la pâte, pour le visiteur. Je reconnaissais à peine mon *Hoche-Queue* de l'année précédente dans la belle fille élancée, propre, ménagère, qui me souriait tout en pétrissant. L'amour est créateur, médecin, costumier, quand c'est nécessaire, et je le devinai caché sous le corsage du *Hoche-Queue* aux tendres précautions qu'elle avait pour la vieille femme. Mon rêve de Parisien flirtant dans la futaie avec une jeune sauvage, marquise égarée par le destin sous une hutte de braconnier, regut, à vrai dire, un choc mortel ; mais, au fond, j'en fus heureux. J'aimais le *Hoche-Queue* autrement que pour en faire ma maîtresse à l'aide d'une bague et de quelques foulards ; je lui voulais du bonheur à cette si jolie et si étrange fille, et comme aussi j'aimais et j'estimais Bernard, je me réjouis du mariage qui se faisait dans mon imagination. Pour me rendre compte de la réalité de ma puissance divinatoire, je fis compliment au *Hoche-Queue* de ses talents de femme d'intérieur et j'ajoutai traitreusement : « C'est une bru comme toi qu'il faudrait à madame Bernard. » Le *Hoche-Queue* pâlit et s'appuya contre la lourde table où s'entassaient les corbeilles à pain en me regardant d'un oeil suppliant.

Je jugeai inutile de répéter ma réflexion à la mère Bernard qui ne l'avait pas entendue, fort préoccupée qu'elle était de constater le degré de cuisson des *michottes* qui m'étaient destinées. (A suivre.)

## A l'Élysée

en attendant un ministère.

M. CARNOT, M. RIVET

M. CARNOT. — Asseyez-vous, cher ami. Ça va bien ?

M. RIVET. — Très bien.

M. CARNOT. — En votre qualité de député, car... si ma mémoire est fidèle, vous êtes député, n'est-ce pas ?

M. RIVET. — Entièrement.

M. CARNOT. — Bon... Vous devez vous connaître en politique. Je vous demanderai donc, mon cher député, ce que